BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Frederick W. SCHWINK, *Linguistic Typology, Universality and the Realism of Reconstruction*, Journal of Indo-European Studies Monograph Series, n° 12; Institute for the Study of man : Washington, D. C., 1994, 200 pages.

L'auteur se propose de reprendre les résultats des études de typologie, faites sur des langues du monde de familles variées, pour les appliquer à la reconstruction de l'indo-européen. Il estime, en effet, que la typologie, dont le fondement est synchronique, peut être étendue aux études diachroniques, où elle permet d'expliquer et même de prévoir les changements linguistiques, et, plus particulièrement, peut aider dans les démarches de reconstruction de proto-langues, en indiquant les tendances les plus probables. Il reconnaît, néanmoins (p. 12, 17, etc.), que la validité d'une telle démarche est fondée sur le fait que l'on admette que l' « indo-européen » ait le statut de langue véritable et non celui de « formule » ou d' « image » de la langue réelle (expressions employées p. 12, 17, par ex.), ou que, du moins, s'il s'agit d'une image, elle soit suffisamment proche d'une véritable langue pour que les tendances observées dans les langues concrètes puissent faire légitimement l'objet d'une induction permettant de corriger et de guider la reconstruction (p. 18, etc.).

L'ouvrage offre une bibliographie remarquable, qui retiendra tout particulièrement l'attention du lecteur pour la période la plus récente, dans le domaine des études typologiques, mais aussi de la linguistique comparée des langues indo-européennes. Il s'agit, en fait, globalement, d'une synthèse de ces études et donc d'une démarche métalinguistique assez abstraite, qui résume et situe les uns par rapport aux autres les travaux comparatistes.

L'auteur commence par exposer les principes et méthodes de la typologie (par exemple p. 20-21) avant de les appliquer à différents domaines de la grammaire comparée : phonologie et phonétique (voyelles brèves, voyelles longues, consonnes, etc.), morphologie nominale et verbale.

La méthode typologique est présentée comme empirique (p. 31) et travaillant non sur des absolus, mais sur des échelles statistiques. L'auteur rappelle le critère classificatoire fondamental de l' « universel », les universaux constituant un ensemble de schémas structurels que la typologie a pour but d'inventorier et de classer. On observe des degrés d'universalité, dont le plus élevé correspond à un universel qui ne souffre pas de limitation, tandis qu'à l'autre extrêmité du *continuum* se trouvent des faits isolés ou idiosyncratiques. La plupart des universaux se trouvent dans la zone médiane et il en existe de nombreuses catégories. Par *unrestricted implicational universals* (p. 21-22), il faut entendre des universaux qui peuvent ne pas exister dans toutes les langues, mais qui ne connaissent pas d'exception dans leur schéma d'implication. Par *weak absolute universals* (p. 22), on désigne une tendance qui est absolument universelle dans toutes les langues, mais qui est seulement exprimée parfois : c'est le cas de l'ordre des mots sujet + verbe + objet, vers lequel tendent toutes les langues sans l'atteindre nécessaire-

ment, les langues où s'observe cet ordre des mots étant statistiquement les plus nombreuses et ce grand nombre reflétant l'universel en question. Un *implicational universal* peut prendre la forme : « si la structure X se rencontre dans une langue, alors la structure Y y apparaît aussi ». Concrètement, pour la phonétique, on rencontre une implication du type : « les langues qui ont des affriquées ont toujours des fricatives » (p. 22); ou bien : « si une langue a trois voyelles, elle a un */a/* » (p. 23); ou encore : « si une langue a trois voyelles, ce sont */i/, /u/, /a/* ». Pour la morphologie, on note une implication du type : « si une langue a un duel, elle a un pluriel ».

Les conclusions tirées pour la reconstruction de l'indo-européen touchent des questions extrêmement controversées et dont l'auteur présente la bibliographie, avant de soumettre les différentes hypothèses aux critères de la typologie. Il estime (p. 50) que la seule reconstruction pour l'indo-européen qui soit conforme aux résultats de la typologie est un système à cinq voyelles brèves, de sorte que */i/* et */u/* doivent être reconstruites comme des voyelles et que les chances d'existence de */a/* sont très fortes. De même pour les consonnes (p. 52-53), il estime qu'il existe un fort universel selon lequel « si une langue possède des consonnes sonores aspirées, elle possède aussi des sourdes aspirées », et les tendances typologiques iraient également dans le sens de l'existence de consonnes glottalisées en indo-européen (p. 63-64).

Pour la partie de la morphologie nominale et des cas, les résultats de la méthode nous paraissent moins nets (chapitre 6, notamment p. 75-80; la reconstruction de la désinence de datif pluriel i.-e. en **bh / *m*; les rôles des différents participants qui tournent autour du procès et la manière de les marquer; la classification des procès; l'ergativité; etc.). Peut-être y a-t-il confusion entre *cas* et *fonction sémantique* (p. 65, § 1.0, ligne 5 et p. 88); les faits de flexion et de dérivation sont parfois confondus à tort (p. 66, § 2.0., ligne 19) et parfois, au contraire, trop séparés (p. 66, § 2.0., ligne 30, où l'on affirme que les phénomènes de flexion sont extérieurs aux phénomènes de dérivation, alors qu'un suffixe est lié à un certain type flexionnel).

Le principal atout de cet ouvrage est la vaste synthèse qu'il propose et le fait qu'il s'inscrive à l'interface entre deux grandes voies du développement de la linguistique (la typologie et la grammaire comparée des langues i.-e.), utilisant les résultats de l'une pour faire progresser l'autre, avec l'hypothèse de travail sous-jacente qu'on peut traiter l'« indo-européen » comme une langue « comme les autres ». Il faut probablement attendre encore un peu pour connaître le degré de fiabilité des fondements de cette direction de recherche, puisqu'on juge de la valeur d'une théorie scientifique à sa rentabilité et à la qualité des résultats qu'elle permet d'atteindre.

Michèle FRUYT.

Jean HAUDRY, *L'indo-européen*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Que sais-je ? », n° 1798, 3e édition, décembre 1994, 128 pages.

La troisième édition, qui paraît dix années après la seconde, apporte un assez grand nombre d'additions dans les chapitres concernant la phonologie de l'indo-européen, la morphologie, la composition, la syntaxe de la phrase simple et complexe, et surtout le lexique. En échange, le chapitre VI de la seconde édition (intitulé « Phraséologie, poétique, métrique ») disparaît ici. L'ouvrage ayant fait l'objet de nombreux comptes rendus et servant, depuis longtemps, de manuel pour les

études de langues anciennes, nous nous contenterons d'analyser les changements de la présente édition.

Le chapitre sur le lexique offre trois nouvelles pages (p. 118-120), portant sur « lexique et syntaxe » — et notamment la grammaticalisation — et les « transferts de signification », partie fort intéressante, reprenant certains articles de l'auteur, en les développant largement. Le latiniste y trouvera des interprétations pour l'évolution sémantique des verbes *iubēre, nanciscī, sternere, dēfendere, interdīcere* (p. 119-120). Ainsi le datif prospectif qui accompagne anciennement *iubēre* fait-il passer ce verbe d'une ancienne valeur « mettre en mouvement » au sens d' « ordonner ». Pour *nanciscī*, c'est un complément à l'accusatif qui est en cause et pour *dēfendere* un complément à l'ablatif d'origine (cf. p. 100). Jean HAUDRY interprète également comme un « transfert sémantique » dû à un changement de construction le passage du sens de « verser dans » à celui de « emplir » pour la racine indo-européenne $*pelH_1$- / $*pleH_1$-.

La partie syntaxique comporte également un grand nombre d'ajouts. La corrélation y est fréquemment évoquée : on note la mention (p. 116) d'une intonation montante sur la subordonnée en tête du « diptyque normal », intonation qui culmine sur le verbe subordonné, final de la subordonnée, avec une retombée de l'intonation sur la principale qui suit; signalons aussi une critique de l'explication de certains faits d'hypotaxe par la « parataxe primitive » (p. 116), le rappel de l'origine des conditionnelles dans les langues indo-européennes (p. 115-116) et en particulier de l'origine morphologique et syntaxique de lat. *sī* (cf. la re-segmentation de lat. *quiesce si sapis*, rapprochée de celle du type *mane dum redeo*). L'auteur ajoute (p. 114) la mention de la corrélation par anaphoriques indifférenciés qui est à l'origine de la phrase complexe en germanique commun, avec passage ultérieur du premier corrélatif au statut de relatif. L'interrogation fait également l'objet de certaines précisions (p. 108-109) : on ne restitue pas en indo-européen de marque d'interrogation totale, cette fonction devant y être remplie par un simple « accent de phrase », l'accent de mot existant parallèlement pour distinguer, comme on le voit en grec, le pronom interrogatif du pronom indéfini. Cette édition comporte également quelques additions pour la coordination (p. 107 : asyndète; p. 108 : ancienne particule disjonctive *-*we* remplacée en latin par *aut*). Un nouveau paragraphe traite de l'accord (p. 97) et de ses exceptions, tandis que, dans le système des cas locaux, est signalée la forme adverbiale lat. *quo* (p. 102) comme une trace d'un ancien cas à valeur directive, concurrençant l'accusatif directif, et qui figure encore dans la flexion en hittite. L'adjectif de la tournure latine *ibant obscuri* (p. 103) ou bien le tour grec (hom.) ἑσπέριος ἦλθε sont expliqués comme issus d'une forme de locatif temporel suivie d'un pronom signifiant « lui », lequel serait devenu voyelle thématique d'un adjectif regroupant les deux lexèmes anciens contigus : soit, pour l'adjectif grec précité, * *wesperi* « au soir » et **os* « lui ».

L'auteur rappelle à plusieurs reprises dans cette nouvelle édition les liens entre la morphologie et la syntaxe et notamment l'idée, énoncée dans des articles antérieurs, que le syntagme nominal indo-européen pouvait ne comporter qu'une seule désinence et que l'accord dans le syntagme nominal est un fait récent en indo-européen (p. 23, 87, 103).

La formation des désinences à partir de postpositions est soulignée dans cette troisième édition : à propos de la flexion nominale (p. 87, fin du § B), mais aussi de la flexion verbale (p. 62 pour le pronom $*oH_2$ formant la désinence de première personne du singulier : lat. -*ō*) et pronominale (p. 62 pour le pronom de la première personne sg. : datif **m-ebh(e)y* derrière lequel J. HAUDRY pose **ebhi* « vers » et ablatif **m-ed*, dont il rapproche de second élément de la préposition slave v. sl. *otŭ*, qui a le sens d'origine de lat. *ex, ab*). Quant à la forme lat. *ego*

de nominatif de ce pronom personnel (p. 62), l'auteur y voit **eg-oH₂*, parallèle à **egH₂-e/om* en indo-iranien, avec un pronom **oH₂* renforcé à l'avant par **eg*. L'infixe nasal (lat. *iungunt*, etc.) est également interprété comme un ancien pronom objet et le morphème i.-e. **-iH₂* de féminin (lat. *rēg-ī-na*) est également conçu comme une forme longue, pronominale, de l'adjectif (p. 34), c'est-à-dire une particule agglutinée.

La composition fait l'objet d'un nouveau paragraphe (p. 89, III), où on lui attribue comme origine première des syntagmes en raison d'un processus agglutinatif, même si, par la suite, la composition prend une autonomie comme procédé morphologique. L'adverbe latin *hodiē* « aujourd'hui » est cité (p. 90) au sein des composés copulatifs où le thème nu du premier terme « reflète l'ancienne répartition des désinences dans le syntagme nominal », c'est-à-dire, nous semble-t-il, comme une trace fossile d'un syntagme à désinence unique qui se serait agglutiné pour former un adverbe. L'auteur affirme en outre que les composés sont de structure binaire (p. 88) et que la « surcomposition » entraîne des réductions à la fin du premier terme (p. 120).

Quelques lignes nouvelles intéressantes soulignent que, contrairement à l'opinion la plus répandue, il convient de supposer l'existence de la préverbation en indo-européen (p. 87), puisqu'elle est attestée dans un petit nombre de termes : lat. *nīdus* « nid », lat. *probus* « bon, honnête » (parallèle à v. ind. *prabhú-*; de i.-e. **pro-* et un représentant de **bhewH₁-* au sens de «être en tête »), à quoi s'ajoute i.-e. **ozdo-*, représenté en grec, arménien et germanique dans un nom du rameau.

On note des interprétations pour certaines réfections de degré zéro (lat. *pat-* p. 20), des rappels pour certaines étymologies posant des difficultés phonétiques (le nom de la terre en grec, v. ind., *humus*, etc., p. 12-13).

Les restrictions formelles de la racine indo-européenne sont signalées (p. 25) avec une précision plus grande que dans l'édition précédente. L'idée qu'une racine ne puisse se terminer par deux occlusives ou deux sonantes pousse l'auteur à refuser au nom de la nuit (**ne/okʷt-*) et au nom du « ciel du jour » (**deyw- / *dyew-*) le statut de nom-racine (p. 26, où l'on note également une phrase nouvelle sur l'absence de valeur du « suffixe » qui suit la racine à propos de **ghew-* et **ghew-d-*).

La première partie, enfin, qui traite de la phonétique et phonologie offre davantage de détails sur l'origine des sourdes aspirées indo-européennes (p. 11 : formes « expressives », effet d'une laryngale, loi de Siebs) et cite l'hypothèse d'A. MARTINET sur l'existence en indo-européen de phonèmes appelés des consonnes « prénasalisées » (bien attestées dans certaines langues africaines), qui pourraient être à l'origine de la distribution complémentaire selon les langues i.-e. entre **bh* et **m* dans les désinences des cas obliques du pluriel.

Cette troisième édition offre donc des additions importantes par leur nombre et leur contenu et représente une précieuse mise à jour.

Michèle FRUYT.

Les structures de l'oralité en latin (J. DANGEL et C. MOUSSY éd.), *Lingua Latina*, 4, P. U. P. S., Paris, 1996, 314 pages.

Ce quatrième volume de la collection *Lingua Latina* réunit la majorité des contributions faites par les membres du Centre Alfred Ernout du 2 au 4 juin 1994 lors du colloque homonyme. Ces vingt-six articles, sont regroupés par thèmes : **Diachronie et sémantique** (F. BADER, « 'Ouvrez les opreilles' : paroles, silences et connaissance »; C. MOUSSY, « *Oratio, sermo, contentio* »; M. BARATIN, « Les réfé-

rences à l'oralité chez les grammairiens latins »; M. FRUYT, « Oralité et langue latine : approche de la problématique »; M. BANNIARD, « Oralité et formes marquées : entre expressivité et changement langagier »; G. SERBAT, « Quelques traits d'oralité chez Anthime : *De observatione ciborum* »; H. LE BOURDELLÈS, « La fin de l'oralité et sa représentation écrite »; F. GAIDE, « Les noms latins des plantes médicinales comme vestiges d'une tradition orale. Analyses lexicologique et ethnologique »; M. MEYERS, « Le *De miraculis sancti Stephani*. Un témoignage précieux sur l'oralité africaine au V^e^ siècle »; M. GRIFFE, « L'oralité dans les *Miracles de saint Étienne*, un test : la subordination par *ut* »); **Niveaux d'oralité** (J. BLÄNSDORF, « Aspects de l'oralité dans la littérature latine »; F. BIVILLE, « La voix signifiante »; M. CRAMPON, « *Volucrem vocem* »; L. SZNAJDER, « Construction paratactique et *sermo cotidianus* dans la langue de Plaute »; C. BODELOT, « Les marques de l'oralité dans l'interrogation indirecte en latin »; M.-D. JOFFRE, « L'évolution sémantique de *habere*; *habere* concurrent du datif »); **Oralité et littérarité** (A. MICHEL, « Rhétorique, philosophie, oralité : Cicéron et les genres littéraires »; J.-M. ANDRÉ, « Les injures dans la controverse philosophique à Rome à la fin de la République »; A. VIDEAU, « La parole dans l'élégie romaine »; D. LONGRÉE, « Tacite narrateur : l'emploi des premières personnes du singulier et du pluriel dans les *Histoires* et les *Annales* »; J. BOUQUET, « L'influence de la déclamation chez Dracontius »); **Métrique et formulaires** (J. HELLEGOUARC'H, « Métrique et oralité »; L. NADJO, « Oralité, mémoires et styles. Quelques exemples chez les écrivains latins »; N. BOËLS, « Formules rituelles et formulation littéraire »; D. CONSO, « L'oralité fictive des inscriptions funéraires latines »; J. DANGEL, « Typologie des textes dans la rhétorique latine : l'oralité selon Quintilien »).

Christian NICOLAS.

Alceu DIAS LIMA, *Uma estranha língua? Questões de linguagem e de método*, Editora UNESP (= Universidade Estadual Paulista, São Paulo), 1995, 169 pages.

L'auteur, qui fut boursier du gouvernement français et lecteur de portugais à l'Université de Lyon, aujourd'hui professeur à l'Université de São Paulo, consacre ce petit essai à une défense et illustration de la langue latine et de son enseignement. Relativement polémique (et l'on croit percevoir que le latin au Brésil n'est pas spécialement une discipline de pointe), il évoque, sans réelle cohérence, la place de cette matière dans le *Currículo Mínimo Federal* et la manière de renouveler et moderniser la pédagogie, avant de proposer une mini-grammaire latine à base de linguistique structurale des années 60 (avec une prédilection pour BENVENISTE et HJELMSLEV : la bibliographie, hétéroclite, compte peu d'ouvrages postérieurs à 1975) : cette section grammaticale consiste en une série peu ordonnée de fiches. Ainsi, sous la rubrique générale « Les oppositions et combinaisons fondamentales : la phrase latine », et une première sous-rubrique intitulée « La phrase latine selon le schéma Nom-Sujet / Nom-Objet + Verbe », se succèdent les développements suivants : « Considérations d'ordre syntaxique », « Lexique et morphologie », « Condenser et ordonner ses idées », « Prononciation et méthode » (?), « Entre anachronisme et idéologie » (??), « Flexion et expressivité de l'énoncé », « Les interférences et leurs causes », « Forme et autonomie dans la langue », « Le nom latin et ses oppositions formelles », « Usage du dictionnaire et dictionnaire d'usage » (??), « Enseignement maternel et conscience sociale » (?), etc., chacune de ces fiches dépassant rarement la double page. Bref, ce panorama de l'histoire du latin, qui

rendra sans doute des services aux étudiants paulistes, n'est pas aussi révolutionnaire que le souhaiterait son auteur.

Christian NICOLAS.

Marius LAVENCY, *VSVS, Grammaire latine*; description du latin classique en vue de la lecture des auteurs. Deuxième édition : Louvain-la-Neuve, 1992, Peeters (BCILL, n° 88), 358 pages.

On connaît bien la très remarquable série de manuels à l'usage des lycéens publié par le Maître belge des études latines et de la pédagogie du latin. *VSVS* 1re édition (1985) avait couronné cet ensemble; l'ouvrage s'adressait aux étudiants, visant à leur donner un manuel complet et de compréhension aisée. La présente édition atteste le succès très mérité de la première. Elle s'en distingue par quelques retouches et par une certaine réorientation où se reflète le travail poursuivi incessamment par l'auteur depuis douze ans. Mais, en homme très sage, il se garde de deux défauts : « la soif immodérée du changement » et la paresse qui consiste à considérer comme « définitivement acquis ce qui est simplement conforme à nos habitudes ». On ne peut que louer cette attitude, qui assure une « lisibilité » parfaite, sans séparer la linguistique de la philologie. Grandes sont les qualités de cet ouvrage : la conscience et le scrupule constant apparaissent dès l'introduction. La composition est d'une clarté parfaite, le plan ne déroutera nullement le lecteur habitué aux anciens manuels — l'important étant le contenu des chapitres, et non pas leur disposition « révolutionnaire » ou leur intitulé abscons, comme il arrive trop souvent. On met donc ici à la disposition du lecteur un exposé de phonétique et de morphologie, assez bref, mais qui occupe tout de même plus de 100 pages. Il est précédé d'un très utile rappel des notions fondamentales, telles que « phonème, morphème, lexème, syntagme ». La syntaxe occupe les pages 116 à 300. Suivent quelques aperçus sur la métrique, les figures, le calendrier, la métrologie, bref tout ce qui permet à un lecteur embarrassé de se « dépanner » rapidement et de poursuivre sa route. L'auteur s'excuse de leur caractère succinct; mais pouvait-il faire autrement, à moins de gonfler démesurément son ouvrage, de le surcharger de raretés qui ont leur place dans un traité spécialisé. À notre avis, il suffit au latiniste qui se (re)plonge dans Vitruve, dans Columelle, ou même dans César, d'un manuel où il peut trouver la définition du *sextans* ou du *digitus* (peut-être aurait-il été utile d'ajouter les symboles parfois énigmatiques de ces mesures). M. LAVENCY a le souci de contrôler constamment ce qu'il dit, de rester fidèle aux définitions qu'il a proposées. Dans le détail, les développements sont précis et très bien ordonnés (par exemple sur « l'accord », §§ 213-228). Les règles énoncées s'appuient sur un nombre d'exemples suffisant — augmenté par rapport à la première édition — exemples bien choisis, accompagnés d'une traduction limpide. Ils sont tirés des auteurs « classiques » au sens large, c'est-à-dire de Plaute à Tacite (et Suétone, mais pas Apulée). César et surtout Cicéron s'y taillent la part du lion. En dehors de Plaute et Térence, d'ailleurs relativement peu présents, on observera l'absence des poètes (sauf Phèdre). Ce choix correspond au parti de l'auteur de rédiger une grammaire sur un corpus cohérent. On aimera les exposés pleins de finesse et de science sur les subordonnées en *si* (§§ 362-371) en *cum* (372-379; c'est justement un domaine sur lequel l'auteur a beaucoup travaillé depuis 12 ans), sur les subordonnées relatives (405-424).

Qui entreprend une œuvre aussi considérable s'expose inévitablement à susciter des critiques. Par exemple, § 19, l'auteur signale très justement que dans *gla-*

diator, le suffixe *-tor* ne peut se gloser que par « personne qui a à voir avec »... Mais son affirmation paraît contestable que, « étymologiquement », *-tor* ait signifié : « qui *fait l'action de* » (*arator*). L'idée de « faire l'action » n'est-elle pas tirée simplement de la base *ara-* qui sert aussi pour un verbe ? P. 121 le verbe est présenté comme commandant « les contraintes de sélection ». N'est-ce pas là un postulat immémorial réactualisé par TESNIÈRE ? Il fournit une méthode commode de « décodage » ; je suis moins sûr que les choses soient aussi simples à l' « encodage » (il est vrai que le « décodage », la lecture, est le but visé par l'ouvrage). La « tentation forte » avouée p. 139 de considérer le nominatif comme « l'élément actif du procès » devrait être conjurée, en pensant par exemple au tour nominatif + verbe passif. Les « compléments d'adjectifs sont un peu marginalisés (§ 258 : une demi-page sur le complément d'adjectif au génitif). Cela dit, il n'en reste pas moins que *VSVS* mérite une place éminente parmi les grammaires à la disposition des étudiants, voire des maîtres. Il représente une réussite pédagogique incontestable. Il faut remercier M. LAVENCY d'avoir procédé à un « aggiornamento » qui évite la pesanteur décourageante de KÜHNER ou de SZANTYR, qui abandonne leur position néogrammairienne diachronique, et qui sait intégrer les acquis de la recherche moderne en préservant une parfaite clarté [1].

Guy SERBAT.

Guglielmo BALLAIRA, *Esempi di scrittura latina dell' età romana*. Volume I : dal III-II secolo a.C. al I secolo d. C : Turin, Edizioni dell'orso, Corsi Universitari 4, 1993, 109 pages et 18 planches photographiques, ISBN 88-7694-136-3.

Ce manuel pratique sur l'histoire de l'écriture latine, le premier d'une série appelée à comporter plusieurs volumes, se donne pour objectif d'offrir aux étudiants de philologie classique un échantillonnage de documents latins originaux, épigraphiques et papyrologiques, qui leur permette de s'exercer à lire les différents types d'écriture latine attestés depuis l'époque romaine jusqu'au Moyen Âge et à la découverte de l'imprimerie. Ce premier volume est consacré aux plus anciens témoignages de l'époque romaine, du III^e^ siècle a.C. au I^er^ siècle p.C.

Après une introduction qui insiste, à juste titre, sur la nécessité pour tout latiniste d'être apte à lire tout type de document latin, et de se former par conséquent à la paléographie et à la codicologie, est présentée une brève histoire de l'écriture latine, assortie d'une bibliographie regroupant les principaux titres qui font autorité en la matière. Sont ensuite présentés et expliqués six documents épigraphique et papyrologiques écrits en capitales ou en majuscules cursives : une dédicace sur pierre du III^e^-II^e^ siècle a.C. au dieu Esculape, trouvée à Rome (*C. I. L.* I^2, 2, 28 = 6,30845), et cinq *papyri* particulièrement significatifs et importants : le célèbre papyrus de Gallus trouvé en Égypte, et daté des années 50-20 a.C. ; trois lettres privées autographes de la fin du I^er^ siècle a.C., de l'esclave Phileros, de l'affranchi Diaconus, de l'esclave Suneros (cette dernière en latin « vulgaire »), respectivement conservées à Berlin, Vienne et Oxford, et enfin, le plus ancien manuscrit de Cicéron qui nous soit parvenu, une édition particulièrement soignée, de l'époque augus-

1. Il est regrettable que l'éditeur ait fait si peu d'efforts pour donner à ce livre un graphisme plus lisible et pour faire ressortir l'articulation des chapitres, que l'on cherche à la loupe. Était-il si onéreux d'utiliser des capitales grasses, ou de passer en « bonne page » ?

téenne, d'un extrait des *Verrines* II, 2 (*La préture de Sicile*), chap. 3-4, conservé à Giessen. Chaque document, donné en reproductions photographiques à la fin de l'ouvrage, en grandeur nature et en agrandissements partiels, est présenté, transcrit (mais malheureusement non traduit), et donne lieu à une analyse paléographique où sont examinés, méthodiquement et techniquement, par ordre alphabétique, les tracés des différentes lettres. L'aspect paléographique n'est pas seul pris en compte : chaque étude donne lieu à un commentaire linguistique et à une notice bibliographique, riche et critique.

Un appendice reproduit sous la forme de dessins, en s'inspirant des travaux de J. MALLON et de B. BISCHOFF, les tracés des différentes lettres en écriture capitale, ainsi que l'évolution de la capitale à la majuscule puis à la minuscule cursives. Ainsi se trouve amorcé le lien avec les volumes suivants qui présenteront, sans nul doute, les mêmes qualités de clarté et d'utilité.

Frédérique BIVILLE.

José Angel DELGADO SANTOS, *El campo verbal de la aprehensión en el latín arcaico y clásico*, Servicio de Publicaciones, Universidad de Cordoba : Cordoue, 1997, 183 pages.

Cette étude du champ sémantique de la « préhension » en latin concerne, comme on peut s'y attendre, les verbes signifiant « prendre », « saisir », tels que *capio, prehendo, rapio, sumo* et les formes verbales dérivées ou préverbées qui leur sont apparentées, mais aussi *lego*, pris dans l'acception de « ramasser », « recueillir », ainsi que les préverbés qui, comme *colligo* ou *relego*, se rencontrent dans une acception analogue. Sont ainsi examinés les emplois d'une cinquantaine de formes verbales différentes dans la langue archaïque et dans la langue classique. Les relations de ces formes à l'intérieur de chaque « groupe lexématique » (ceux de *capio, lego, prehendo, rapio, sumo*) sont établies en fonction de différentes oppositions fondées sur les « dimensions » et les classes aspectuelles, en suivant une méthode empruntée pour l'essentiel aux travaux de B. GARCÍA HERNÁNDEZ. L'application de cette méthode aboutit à une description précise du sens de chaque verbe considéré et à une utile structuration du champ sémantique. Le recours à l'analyse componentielle pour la constitution de plusieurs tableaux à la fin du volume appelle davantage de réserves. Aucune distinction n'y est faite entre les différentes catégories de sèmes et les analyses sémiques demeurent de ce fait superficielles.

Claude MOUSSY.

J. N. ADAMS, *Pelagonius and latin veterinary terminology in the roman empire* (Studies in ancient medicine n. 11) : Leiden, éd. E. J. Brill, 1995, 685 pages.

L'ouvrage présente la première étude d'ensemble de l'*Ars ueterinaria* de Pélagonius, texte qui n'avait encore été abordé que lors d'études ponctuelles. Il regroupe la somme des connaissances actuelles sur ce traité de médecine hippiatrique du IV^e^ siècle — mais ce n'est qu'un point de départ. La perspective adoptée par l'auteur est la suivante : il fait porter l'essentiel de son étude, non sur les vulgarismes (il s'attache à montrer au contraire que Pélagonius était un homme de lettres cultivé) mais plutôt sur la langue technique des vétérinaires latins : ses rapports avec la langue médicale en ce qui concerne le lexique pathologique et anatomique, ses particularités lexicales, morphologiques, syntaxiques.

Toute la première partie de son ouvrage (ch. I-III) est consacrée à replacer le traité dans son contexte historique et économique. Elle étudie, grâce au témoignage d'autres traités techniques portant sur le même sujet et à quelques sources papyrologiques, la profession de *mulomedicus* et les conditions d'exercice de la médecine vétérinaire dans l'empire romain : thérapies confiées au vétérinaire et celles qui pouvaient être assurées sans son aide, animaux soignés (chevaux de race et de course essentiellement, à cause du prix élevé des remèdes) disparités de compétence et de considération au sein de la profession, utilisation de la magie, échos des théories médicales grecques (système des humeurs).

Dans un deuxième temps (ch. IV-V), partant du constat qu'il ne semble pas possible d'attribuer à un seul auteur la paternité d'un traité qui présente de grandes variations stylistiques entre chapitres, voire au sein d'un même chapitre, J. N. ADAMS tente de déterminer, grâce à l'unité de style des épîtres dédicatoires, les passages qui dans le reste du traité peuvent avoir été écrits par Pélagonius et ceux qui sont soit des citations textuelles (surtout de Columelle), soit des ajouts dus à la main d'un autre rédacteur ou d'un éditeur. Il propose de considérer comme un ajout toute la fin du texte à partir du § 455 jusqu'à 470, dont le statut (déplacement ? ajout ?) posait problème. On peut regretter simplement que cette étude ne soit faite qu'à partir du § 455, laissant de côté des dix premiers paragraphes qui suivent le dernier chapitre. D'autre part, les traits de style proprement « pélagoniens » qui se retrouvent dans les passages traduits du vétérinaire grec Apsyrtus (conservé dans le *Corpus hippiatricorum graecorum*) peuvent laisser supposer que ce dernier a été traduit directement du grec par Pélagonius. L'exploitation qu'il fait du texte grec des *Hippiatrica*, en omettant nombre de détails, notamment ceux ayant trait à l'anatomie du cheval, et en commettant quelques erreurs de traduction, laisse supposer de la part de l'hippiatre latin une certaine méconnaissance de la physiologie du cheval, preuve qu'il n'aurait pas lui-même beaucoup exercé.

L'étude de quelque 80 noms de maladies et d'une quarantaine de termes anatomiques regroupés par champs lexicaux (ch. VI-VII), ainsi qu'un tableau des noms latins des membres du cheval (p. 362) est extrêmement précieuse car elle éclaire un domaine particulièrement délicat pour la traduction, celui de la relation entre la terminologie vétérinaire et médicale, et le sens proprement vétérinaire d'un certain nombre de termes. Le vocabulaire de l'anatomie et de la pathologie apparaît constitué de diverses sources : emprunts grecs, termes métaphoriques, suffixation, glissements de sens, composition, termes populaires...

La dernière partie (ch. VIII), qui n'est pas la moins intéressante, relève un certain nombre de traits propres à la langue de Pélagonius, tant du point de vue de la syntaxe (usage de *ex* dans les recettes comme équivalent de *cum*), de l'ordre des mots, que de la morphologie (formation de verbes dénominatifs comme *depectorare*, « saigner au poitrail ») et du vocabulaire propre aux éleveurs (*filocalus* : « attentif »). Certains de ces traits sont particuliers à la langue vétérinaire tardive : utilisation de diminutifs (*duritiola* = *duritia*, « callosité »), de dérivés en *-osus* pour former des adjectifs à partir du nom de maladie (*coriago* « coriage » ⟩ *coriaginosus*, « atteint du coriage »), néologismes par suffixation en *-tio* comme *obroboratio*. Ils révèlent selon l'auteur quatre influences : celle du latin vulgaire, assez peu marquée , — le mot *caballus* est par exemple absent de l'ensemble du traité —, celle de la langue impériale, celle du genre littéraire réceptaire, qui se signale par son conservatisme, enfin l'influence de la prose didactique non médicale. On peut même trouver, chez Pélagonius, une recherche stylistique et rhétorique imitée de Columelle, par laquelle le médecin dans l'Antiquité devait persuader de sa compétence.

La nouveauté et la valeur de ce travail très détaillé viennent également de la méthode employée : ces résultats sont obtenus grâce à la comparaison de l'édition existante de *l'Ars ueterinaria* (Teubner, 1981, éd. par K.-D. FISCHER) avec d'une part, un nouveau manuscrit, non encore édité, qui a été récemment découvert (P.-P. CORSETTI, « Un nouveau témoin de *l'Ars ueterinaria* de Pélagonius », *Revue d'histoire des textes* 19, 1989, p. 31-56), et qui représente une nouvelle branche de la tradition, et d'autre part le reste des traités vétérinaires latins et grecs tardifs : la *Mulomedicina Chironis*, Végèce, et le *Corpus hippiatricorum graecorum*. Certaines obscurités du texte s'éclairent ainsi, comme le sens de l'expression *suspensus equus*, traitement préconisé dans certaines maladies, que l'on traduisait par « debout » sans bien être sûr de la signification du passif; le texte de la *Mulomedicina Chironis* est moins elliptique « *in machinam eum suspendito* », et l'on apprend qu'il s'agit d'une sorte de cadre de bois destiné à maintenir le cheval debout, pour l'empêcher de bouger et lui administrer des potions par le nez (p. 603).

Ce livre, malgré les menus inconvénients liés à sa longueur, sera très utile lors d'une nouvelle édition du texte de Pélagonius, et plus largement intéressera tous les chercheurs en médecine latine, qui pourront trouver de riches parallèles entre leur domaine et la langue technique vétérinaire.

Valérie GITTON.

Paola MILITERNI DELLA MORTE, *Struttura e stile del « Bellum Africum »*. Segue un saggio sulla varietà diamesica nel commentario cura di Addolorata LANDI, Studi Latini, 19 : Naples, Loffredo, 1996, 123 pages.

Comme le dit le titre même de cet ouvrage, ce travail ressortit à l'étude de la structure et du style du *Bellum Africum*. Cinq directions de recherche sont retenues : 1) la structure narrative (p. 11-33) : outre les critères de la rhétorique et de la stylistique latines, sont utilisés les travaux modernes notamment de G. GENETTE. 2) Quelques observations générales sur la variabilité linguistique (p. 34-56); 3) La fonction des diminutifs (p. 57-72); 4) La fonction de l'adverbe (p. 73-86). Enfin dans une dernière partie, dont l'auteur est A. LANDI, est démontrée la variété des modes d'expression selon que la visée est orale ou écrite, si bien que déterminante est la stratégie de la focalisation (p. 87-103). Il ressort de ces études, suivies d'une utile bibliographie et comportant un important relevé de formes et de structures autant linguistiques qu'expressives, que l'auteur anonyme du *Bellum Africum*, — un soldat de César —, fut un témoin oculaire des événements. Et si l'on assiste à une forme d'apologie césarienne, ce caractère épidictique de l'ouvrage n'exclut cependant pas un témoignage objectif des événements racontés. Quant au niveau linguistique et expressif, il est caractérisé par une grande variété des registres, mêlant une expression populaire à un style qui peut être travaillé et recherché. Aussi y a-t-il une certaine conception stylistique de l'écriture chez cet auteur.

J. DANGEL.

Rainer JAKOBI, *Die Kunst der Exegese im Terenzkommentar des Donat*, Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, Band 47 : Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1996, 210 pages.

Rainer JAKOBI, disciple d'Otto ZWIERLEIN, présente une réflexion intéressante. Certes il tient largement compte d'une tradition grammaticale antique dont les cadres

et les habitudes sont bien établis, qu'il s'agisse du *munus collaticium* exégétique ou des *officia* de la grammaire. Mais il s'intéresse plus encore à une présentation stylistique et aux critères esthétiques qui peuvent sous-tendre le commentaire que Donat fait des comédies de Térence. Aussi la tradition grammaticale y est-elle bien présente et respectée, tant dans les catégories retenues que dans les données et rappels comparés, relatifs notamment à Nonius Marcellus, Charisius, Diomède, Marius Victorinus, sans exclure une lignée grammaticale plus vaste, comme le prouve la simple consultation de l'*index* des auteurs et passages cités. Le rôle de Servius y est conjointement souligné, comme l'est celui de Servius Daniel dans la transmission textuelle, par-delà l'influence exercée. Enfin une place particulière est faite à Denys le Thrace. Mais, d'une manière plus générale, Donat est connu pour l'intérêt qu'il porte à la phonétique et au style, avec une grande finesse d'observation et une forte compétence, aussi bien dans ses deux commentaires de Virgile et de Térence que dans ses deux *Artes, Maior* et *Minor*. Aussi les relevés minutieux que comporte cet ouvrage et les précisions techniques qui les accompagnent constituent-ils d'excellents outils de travail autant qu'une synthèse scientifique précieuse.

Dans l'introduction, Rainer JAKOBI procède à l'histoire de la critique exégétique et poétique du Commentaire de Donat, de l'Antiquité à nos jours en passant par la Renaissance. On louera à ce sujet la qualité de la bibliographie. Est mise aussi en évidence l'influence exercée sur Donat par une tradition grecque selon laquelle la référence de l'écriture comique est Ménandre autant que la poétique aristotélicienne. S'adjoignent à ces critères ceux de la tradition alexandrine, avec en particulier les scholies d'Aristophane.

Le travail est organisé en dix sections. La première (ἀνάγνωσις) analyse le contenu des catégories suivantes : ὑπόκρισις, προσῳδία, διαστολή. La première catégorie ressortit à la *mimésis*, autant qu'aux notions rhétoriques d'*actio, pronuntiatio* et *adlocutio*, si bien que le critère est celui de la convenance et de l'*éthos* : corps parlant et ton de la voix doivent être conformes à une typologie des personnages et des actions. Plus précisément encore le mode de diction et l'action gestuelle requièrent une lecture impressive du texte, tant il est vrai que Donat donne son interprétation des différents états affectifs (*tristis; anxius; odiosus; cum odio, cum admiratione*, etc.). La *pronuntiatio* est ainsi conçue comme l'extériorisation d'un caractère, comme le montrent les commentaires en incise, tels que : *ut appareat; ostendere*. Lorsque l'interprétation des états d'âme est complexe, Donat offre deux rédactions parallèles. Conjointement, si le corps parlant relève de la *pronuntiatio*, sa spécificité reste le *uultus* et le *gestus*. Mais là encore, il s'agit d'accompagner la description du visage ou du geste d'un adjectif judicatif ou émotionnel (tels *laeto uultu; supercilii tristitia*). Une étude détaillée est ainsi faite des indicateurs éthiques. Elle relève autant d'une prédication que des adverbes et pronoms déictiques, voire de termes privilégiés comme *tantillum* destiné à décrire le geste de la main mimant la petitesse. Chacune des indications lexicales ou grammaticales, pensées ainsi comme l'expression d'un sentiment, ont une valeur scénographique, si bien qu'elles fonctionnent à l'égal de notes placées dans un livret de théâtre et destinées au jeu dramatique. À l'ensemble de ces remarques fonctionnelles, il convient d'ajouter des règles de prosodie concernant l'allongement ou l'abrègement de syllabes, des élisions et aphérèses, des problèmes accentuels. Sont également analysées l'identification de mots en *scriptio continua* ainsi qu'une ponctuation à établir. En ce domaine Donat fait état de trois niveaux de ponctuation, fonction d'un sens achevé ou non : *distinctio, subdistinctio* et *media distinctio* (rarement utilisée). Il admet même dans les cas litigieux une *incerta distinctio*.

La deuxième section est consacrée à la diorthose. Forte est ici l'influence de la philologie alexandrine, comme le montre l'attention portée aux choix de lecture. Importante est ici la place des variantes au terme de débats critiques (*magis legendum; in secunda lectione*) , de leçons antérieures rejetées (*fuit; scriptum est; in ueteribus inuenitur*) d'hésitations (*legitur et*). Des discussions sont également engagées sur des vers manquant ou inversement sur des vers existant, soumis à l'athétèse. Donat fait alors des choix qu'il discute et justifie par la *lectio difficilior*. Il n'est pas jusqu'aux proverbes dont le modèle langagier ne puisse servir d'argument et de preuve dans les choix retenus. Ce chapitre s'achève avec un supplément, offrant le relevé de scholies erronées, mal comprises, voire fausses.

La troisième section concerne la métrique. Si la prosodie est une nouvelle fois évoquée, le problème majeur est celui de la colométrie ainsi que celui du commentaire des mètres de Térence. En ce dernier cas, reconnaissons seulement que les témoignages sont minces. Ample est en revanche le chapitre IV consacré à l'analyse grammaticale qui s'intéresse aux espèces de mots : noms appellatifs, *nomina ad aliquid* ou *per se*; fonctions de l'adverbe ou du *nomen*; effets impressifs des noms propres. Aussi retrouve-t-on une nouvelle fois la caractérisation du langage par l'*éthos* moral ou affectif. Cette même caractérisation éthique s'applique aux pronoms en particulier personnels, au verbe avec la prise en compte des modes et des modalités expressives, des aspects, des temps porteurs ou non d'*enargeia*, des conjonctions et prépositions capables d'affect comme le sont les déclinaisons. Les six chapitres suivants mettent à leur tour au service de l'interprétation éthique et affective les disciplines d'études suivantes : faits de langue; stylistique; rhétorique. À vrai dire, ces trois chapitres puisent une part importante de leurs références dans les figures de mots et de pensée de la rhétorique. La partie rhétorique proprement dite insiste seulement plus que les deux autres sur l'*inuentio* et l'*argumentatio*. Sont enfin analysées trois situations plus particulièrement propres au comique ou à l'organisation dramaturgique : le rire et l'ironie; l'économie d'une pièce; l'*éthopoiia* ou typologie des caractères.

Ce recensement très sommaire ne donne pas la mesure exacte de la richesse de ce travail. Car s'y trouvent mêlés, dans une analyse bien documentée et savante, tout à la fois des faits de compilation, d'exégèse critique et d'histoire de la dramaturgie. Aussi les philologues et grammairiens autant que les spécialistes de la comédie et de Térence trouveront-ils dans cet ouvrage une ample matière de réflexion.

J. DANGEL.

Marcus DEUFERT, *Pseudo-Lukrezisches im Lukrez. Die unechten Verse in Lukrezens « De rerum natura »* (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, herausgegeben von Winfried BÜHLER, Peter HERRMANN und Otto ZWIERLEIN, Bd. 48) : Berlin-New York, W. De Gruyter, 1996, IX-343 pages.

Le titre de l'ouvrage en indique clairement l'objet : rechercher et analyser tout ce qui dans le texte du *De rerum natura* transmis par les éditeurs n'appartient sans doute pas en propre à Lucrèce. Ce n'est pas un problème nouveau. Aussi, dans son introduction, M. DEUFERT retrace-t-il l'histoire de tout le travail critique et de recherche d'authenticité qui a été fait sur le poète, en particulier depuis la première grande édition de K. LACHMANN, en 1851, et il s'efforce de faire le point sur l'ensemble de cette question fort complexe.

Le problème fondamental, et dont on s'est depuis longtemps préoccupé, est celui des répétitions de vers et de groupes de vers que comporte le texte. Pour les uns, elles seraient la marque d'un mode archaïque de composition et correspondraient à une évolution de la pensée de l'auteur. Le plus grand nombre, cependant, estime qu'il s'agit d'interpolations introduites, pour des raisons et dans des circonstances diverses, dans un poème qui, pensent beaucoup des tenants de cette seconde solution, était resté inachevé. Il a paru nécessaire à M. DEUVERT, qui se range à cette dernière opinion, de reprendre entièrement cette question des interpolations en montrant par une étude attentive du détail qu'elles ne font pas partie fondamentalement du texte et que ce sont des ajouts plus ou moins adroitement opérés, qui rompent le cours de l'exposé et sont souvent en contradiction avec lui. À cet effet, l'auteur étudie avec soin toutes ces répétitions de vers en examinant successivement : les répétitions de séries de cinq vers et plus; le cas de ce qu'il appelle les « centons », c'est-à-dire les parties de texte constituées par l'association d'emprunts faits à diverses parties du Lucrèce authentique (par ex. 2, 718-729, p. 152); des passages évidemment interpolés, mais dont l'origine revient entièrement à l'interpolateur. Il donne enfin un aperçu d'ensemble sur la pratique de l'interpolation par l'étude détaillée de trois textes d'une certaine étendue : 4, 722-821 et 826; 5, 783-836; 5, 1161-1240 et termine cette partie de son développement en s'efforçant de démontrer la thèse du non-achèvement du *De rerum natura.*

Dans un chapitre terminal, M. DEUFERT recense au total 368 vers répartis dans 92 passages différents qu'il considère comme non authentiques; il en donne la liste p. 305-308 et en propose une typologie en les classant en cinq catégories : gloses d'éditeurs antiques, commentaires marginaux de lecteurs ultérieurement introduits dans le texte, interpolations à caractère littéraire, interpolations à caractère philosophique, naturellement de loin les plus nombreuses, bourdes de copistes.

Cette étude séduit par son caractère très méthodique et très rigoureux qui atteste de la part de son auteur une très profonde connaissance du texte de Lucrèce. Elle ne va cependant pas sans susciter, en plus des inévitables objections de détail, deux importantes réserves, qui se complètent d'ailleurs l'une l'autre. La première est que l'auteur rejette un peu trop facilement et sans l'examiner vraiment, la thèse de répétitions de vers effectuées par Lucrèce lui-même, selon une technique de composition archaïque dont il y a bien d'autres exemples (cf. mon article *Fabricator poeta*, in *R. É. L.*, 62, 1984, p. 166-191). D'autre part, les observations qui sont faites sur le rapport des vers interpolés avec le contenu ou la cohérence du développement lucrétien ont un caractère largement spéculatif qui n'emportera pas toujours l'adhésion, et elles ont l'inconvénient de supposer chez Lucrèce un mode de raisonnement qui n'est pas nécessairement le sien; on peut se demander si le Lucrèce conçu avec autorité par M. DEUFERT correspond bien à l'auteur effectif du *De rerum natura.* Bref, on hésitera légitimement à suivre l'auteur dans toutes ses conclusions, mais on lui reconnaîtra le mérite d'inciter, en présentant et en traitant avec talent un problème aussi complexe, à un renouvellement et à un approfondissement de ces recherches.

Excellente présentation de l'ouvrage, utilement complété par trois *indices*, et qui comporte une bibliographie bien conçue dans laquelle on peut toutefois regretter l'absence de l'*Index uerborum* réalisé par S. GOVAERTS et publié par le « Centre informatique de philosophie et lettres » de l'Université de Liège, en 1986.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

L'annalistique romaine, tome 1, *Les annales des pontifes et l'annalistique ancienne (fragments)*, texte établi et traduit par Martine CHASSIGNET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1996, CXXXV-113 pages dont 65 doubles.

Ce volume se situe en amont de celui qu'en 1986, M. CHASSIGNET a consacré aux *Origines* de Caton. Il regroupe en effet les documents anciens qui, de près ou de loin, ont trait à l'historiographie pontificale et les « citations » venues jusqu'à nous des quatre représentants de l'annalistique ancienne, Fabius Pictor, Cincius Alimentus, Postumius Albinus et Acilius qui eurent en commun d'écrire en grec.

Le premier volet de ce dyptique traite dans l'*Introduction* de problèmes mal connus en France puisque le seul travail d'ensemble qui leur ait été consacré remonte à J.-V. LE CLERC (*Des journaux chez les Romains*, Paris, 1838, p. 1-178 et 344-373). On saura gré à M. CHASSIGNET d'en avoir présenté les données avec toute la clarté souhaitable, même si elle n'a pu prendre connaissance de travaux récents qui, dans des directions il est vrai opposées, peuvent contribuer à en renouveler la discussion. Nous pensons ce disant à K.-E. PETZOLD, *Zur Geschichte der römischen Annalistik*, dans W. SCHULLER (Hg.), *Livius. Aspekte seines Werkes*, Xenia, 31, Konstanz, 1993, et *Annales maximi und Annalen*, dans *Ex ipsis rerum documentis...*, *Festschrift... H. ZIMMERMANN...*, Sigmaringen, 1991, ainsi qu'à J. RÜPKE, *Livius, Priesternamen und die annales maximi*, *Klio*, 75, 1993 (cf. aussi id., *Fasti : Quellen oder Produkte römischer Geschichtsschreibung ?*, *ibid.*, 77, 1995).

Les fragments relatifs à l'historiographie pontificale se répartissent en deux catégories selon que leur contenu se réfère à la *tabula dealbata* du Grand Pontife ou aux *Annales Maximi*. Dans la deuxième l'auteur range à juste titre *O. G. R.*, 17, 3 et 5 et 18, 3. La moisson obtenue est donc plus riche que celle des *H. R. R.*[2] (huit témoignages contre quatre). À ces deux rubriques s'ajoute celle des *Annales sine nomine* qui regroupe quarante textes dans lesquels il est fait état d'*antiquissimi, antiqui* ou *ueteres Annales* ou encore d'*Annales* tout court et dont certains gardent le souvenir d'événements postérieurs au Grand Pontificat de P. Mucius Scaevola. Plutôt que de demander un argument d'ordre général en faveur de ce choix à Diomède (*G. L. K.*, 1, 484, 3), M. CHASSIGNET pèse pour chaque témoignage les raisons qui peuvent inciter à lui reconnaître une origine pontificale. Elles se réduisent parfois à si peu de choses que, de son aveu même, la tentation est alors forte d'opter pour la tradition de l'annalistique, sinon pour la tradition orale de la mémoire collective.

De manière générale l'annotation de cette première partie va à l'essentiel. Tout au plus peut-on regretter que dans la n. 2 au frg. 1 (= Denys d'Hal., *A. R.*, 1, 74, 3), l'auteur ait omis de relever la présence à cet endroit de l'œuvre du mot ἀρχιερεύς pour désigner le Grand Pontife. On sait en effet que, sauf en ce passage, Denys utilise toujours à cette fin le nom ἱεροφάντης. En d'autres termes, il est vraisemblable qu'en s'exprimant comme il l'a fait, il voulait donner à entendre que, pour dater la fondation de Rome, Polybe se référait à la tablette de ce prêtre. Le reste n'est que vétille. C'est ainsi que dans la n. 11 au frg. 11 (= Varro, *Ling.*, 5, 74), la mention du temple de Védiovis situé sur le Capitole et dédié en 192 appelait celle de l'*aedes* qu'il avait reçue *in insula* en 194. Enfin, la n. 1 au frg. 18 (= Cic., *Mur.*, 16) éclairerait mieux le texte s'il y était précisé qu'après avoir brillé